

Jeanne-A Debats

# l'Héritière



**JEANNE-A DEBATS**

---

**L'HÉRITIÈRE**

**(EXTRAIT)**

Ouvrage publié sous la direction de Charlotte Volper

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhais, octobre 2014

34, avenue des Bernardines, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-917689-75-2 // EAN : 9782917689752

# Chapitre 1

**P**ÉNÉTRER sans autorisation et en escarpins dans le cimetière du Père-Lachaise une petite heure avant la minuit du Grand Sabbat n'est pas vraiment une façon classique de commencer son samedi soir.

Suspendue à la grille ornementale, les pieds battant dans le vide, ma jupe prise dans la pointe d'acier d'une fleur de lys, je devais avoir l'air fin. Surtout quand mon sac à main déversa son contenu dans les ténèbres avec de joyeux tintements de clés et d'objets divers.

Heureusement qu'il faisait doux en ce début de printemps.

J'étais beurrée comme un petit Lu, en plus, mais les raisons de l'expédition ne devaient rien à mon état d'alcoolémie. Au contraire, c'était la condition essentielle de sa réussite, ainsi que la nuit très particulière que j'avais choisie.

Le 30 avril, c'est le Grand Sabbat ; les étoiles s'alignent dans une position unique. Alors les fantômes filent en vadrouille loin, très loin de leur point d'attache habituel et quittent la planète pour danser en haute atmosphère. Ils ont rendez-vous avec le Père éternel, ou les signes du Zodiaque, je n'ai jamais très bien su ; surtout que ça dépend de leur provenance, aux fantômes. Le 30 avril, c'est tout bonnement un aimant à spectres. Certains n'en reviennent jamais et personne ne s'en plaindra. Et moi, les revenants, j'aime autant ne pas les croiser, si je peux l'éviter.

C'est pourquoi, cette nuit-là entre toutes, quand mes consœurs sorcières de pure lignée dansaient nues dans les forêts en invoquant quelqu'un dont les réponses leur parvenaient deux minutes plus tard à cause du décalage de distance – même la magie n'est pas plus rapide que la lumière –, je faisais des efforts désespérés pour ne pas me fouler une cheville en dégringolant les grilles ouvragées du cimetière le plus célèbre de Paris.

Les escarpins avaient été une très mauvaise idée. À ma décharge, je n'avais déjà plus les pensées très claires quand j'avais choisi cette paire. J'avais besoin de chaussures noires, cirées ; je n'avais réfléchi qu'à ça. Après tout, j'allais me recueillir sur la tombe de ma mère, de mon père et de mon frère. Et Maman, de son vivant, avait toujours été très rigide en ce qui concernait la tenue. Je n'imaginai pas une seconde que la mort avait pu infléchir cet état d'esprit.

D'où la jupe qui n'avait rien de l'inspiration du siècle, elle non plus.

Je décidai de me débarrasser de mes talons. Ils disparurent dans l'obscurité pendant que je tentais de libérer le tissu. Pendue par un bras, j'essayai fébrilement de le remonter le long du pétale d'acier. Peine perdue : un bruit de tweed déchiré m'en informa. Je glissai d'un bon mètre contre la hampe de fer forgé avant de réussir à ralentir ma chute. Elle s'arrêta net à cause d'une seconde fleur de lys encore plus teigne que la première qui choisit de s'attaquer à mon chemisier de soie, juste au niveau du nombril. Je perdis deux boutons ainsi qu'un bon centimètre de peau. Mon soutien-gorge tint le choc de justesse au prix d'une élongation définitive ; mais je remerciai quand même le ciel : quelques centimètres de plus et j'y empalais ma jugulaire.

Puisque c'était comme ça, je n'allais pas m'obstiner. Mon regard fouilla les ténèbres, le sol ne devait pas se trouver à plus

d'un mètre cinquante. Je pris une large inspiration, mon élan et lâchai tout. La réception sur les gros pavés gris fut brutale. Une fine ligne tiède courut le long de mes mollets, tachant mes bas. Je ne m'étais pas écorché les genoux comme cela depuis mes huit ans.

Je cherchai mes chaussures. La gauche gisait à un mètre à peine. La droite pendouillait à l'armature rouillée émergeant d'une aile d'ange de plâtre décrépit. Je la récupérai en marmonnant de vagues excuses, au cas où. Dénicher mon sac à main et mes affaires me prit plus de temps. Mes clés et ma pharmacie de secours s'éparpillaient au pied de l'ange délabré, le reste s'était égayé à proximité. Je remis la main sur presque tout, à l'exception de mon miroir de poche qui avait dû se briser à l'atterrissage.

— Merde ! fis-je d'un ton concentré.

Puis je jetai un regard navré, alentour. Ce n'était pas l'endroit pour proférer des grossièretés. Ça non plus, ma mère n'aurait pas approuvé.

Il me sembla entendre un léger ricanement parmi les tombes. Je haussai les épaules avec défi : avec ce que j'avais avalé, les fantômes qui auraient décidé de ne pas honorer leur rendez-vous cosmique annuel pouvaient venir. Ils se heurteraient à une barrière de single malt 18 ans d'âge vieilli en fût plus épaisse qu'un blindage NBC.

Le Lagavullin du Nicolas à côté de la maison de mes parents est une tuerie, le préféré de Papa qui s'en était découvert la passion peu avant sa mort. J'ignore si les bienheureux boivent au Paradis, mais j'espérais pour mon père qu'il avait eu le temps de se constituer une bonne réserve de souvenirs tourbés.

J'avais vidé sa dernière bouteille, avec méthode, en moins d'une demi-heure, verre après verre, en respirant le moins

possible entre chacun. Un vrai sacrilège, même si je l'avais commis dans le cristal de baccarat à cet effet. Je ne pouvais tout de même pas boire au goulot : ma mère ne m'aurait jamais pardonné un laisser-aller pareil. Elle aurait été fichue de revenir me hanter rien que pour ça.

J'espérais seulement que des tréfonds de sa dernière demeure, elle ne se rendrait pas compte que, sur la fin, j'avais été assez maladroite et m'en étais versé sur le chemisier. Ivre, contusionnée, écorchée jusqu'à l'os, empestant le whisky, j'étais parfaite.

Je tentai de déchiffrer un plan qui recensait exclusivement les morts célèbres avec une avidité suspecte. Colette, l'ancien emplacement de Voltaire, et Sartre, il n'y en avait que pour eux : leurs photos de la taille d'un ongle empiétaient sur tout le reste. On ne pouvait même pas distinguer le numéro des différentes sections.

En revanche, le mur des Fédérés n'était qu'une simple ligne séparant la terre consacrée du reste de la Cité. Je grimaçai en constatant que ce mur était très proche de ma destination, il faudrait prendre garde quand je passerais auprès de lui. Les cent quarante-sept fusillés pendant la Commune représentaient sûrement une bonne partie des fantômes les plus énervés du cimetière. Des types du genre à ne *pas* se rendre au Grand Sabbat juste par esprit de contradiction... et à déchirer mon ivresse protectrice comme un voile de soie.

Je m'orientai, ça devait être plutôt vers le nord. J'avais escadé la partie la plus accessible du Père-Lachaise, évitant ainsi les murailles XVIII<sup>e</sup> plus larges que des remparts et la porte monumentale du boulevard de Ménilmontant. Les pavés et mes talons hauts engagèrent un duo sonore. Le sang qui s'écoulait de mes genoux s'insinuait sous la plante de mes pieds et rendait la semelle glissante et poisseuse. L'entorse s'annonçait, je me résignai à marcher pieds nus. Je rangeai mes escarpins

dans mon sac à main. Ce fut sans doute ma décision la plus sage, cette nuit-là.

J'enfilai l'une des allées, entre les mausolées baroques, couverts de gargouilles, d'encorbellements et d'angelots. Il y avait de tout, de la chapelle rococo sculptée de fleurs ou de fruits à la pyramide flanquée de dames sphinx aux poitrines pointues et à l'œil perçant. Tout cela, fort beau, ressemblait quand même énormément à un HLM de luxe, la largeur d'un pied à peine séparant chaque sépulture de ses voisines.

Il régnait partout une odeur lourde, tourbe et feuilles putréfiées, à laquelle mon imagination enfiévrée par l'alcool et le chagrin rajoutait sans doute ce relent de chair décomposée. La terre collait désagréablement sous mes pas et je trébuchais parfois sur de petits cailloux. Cela dit, moi qui ne sortais pas souvent, j'avoue que j'appréciais la promenade plus que je l'aurais cru, étant donné les circonstances.

Soudain, des murmures et des gémissements m'alertèrent. Prudente, je quittai le chemin et me coulai dans l'ombre des mausolées. Je jetai un coup d'œil et haussai les épaules. Un petit groupe de gothiques célébrait une messe de son cru sous les arcs ouvragés de la chapelle protégeant les gisants d'Héloïse et Abélard.

Les gothiques bredouillaient de vagues paroles en latin autour d'un couple qui s'était carrément couché nu sur les statues des deux amants légendaires. Je mis quelques minutes à reconnaître la liturgie du mariage qu'ils récitaient à l'envers. Et encore, j'y parvins seulement parce que les nouveaux mariés consommèrent leur union avec enthousiasme sous les yeux attendris et les encouragements de leurs amis.

Les applaudissements ne cessaient pas. À l'exception d'une toute jeune fille maigrichonne vêtue de dentelles lacérées et retenues par des épingles à nourrice qui s'éloigna à ce

moment-là. Elle se rapprocha de moi sans le savoir, je me reculai précipitamment entre deux stèles, avant de l'entendre siffler avec hargne :

— Putain, baiser sur le dos d'un castré, les cons !

Sur le fond, j'étais assez d'accord avec elle : ce n'était pas très gentil de rappeler à ce pauvre Abélard ce qui lui avait été arraché pour l'amour de sa dame. J'espérai brièvement que le brave homme avait emmené Héloïse danser dans les étoiles avec les autres, ce soir-là.

Mais une jalousie dévorante perçait sous chaque mot de la gamine. De petits spectres de haine en naquirent, assez puissants et concentrés pour traverser mes défenses alcoolisées. Je vacillai sous l'impact mais ils disparurent très vite. Les esprits des sentiments ne sont pas assez forts pour résister à un appel comme celui du Grand Sabbat. À peine nés, ils seraient confrontés à l'Infinie Froideur du Cosmos.

Je contournai la petite réunion aussi discrètement que possible en tentant de maîtriser ma nausée soudaine et me réengageai sur le chemin un peu plus loin. Je n'avais pas parcouru cent mètres que je fus encore stoppée. Par de la musique, cette fois. Quelqu'un écoutait une version crachotante de *Riders On The Storm* à très bas volume dans la moiteur de la nuit toute piquetée d'étoiles.

Jim Morrison dormait là pour l'éternité et il recevait une bonne cinquantaine de visiteurs nocturnes, de son côté. Beaucoup moins pittoresques que les goths. Encore que, ça se discutait pour le gars avec la crête orange et violet fluo qui luisait dans l'obscurité et la donzelle si couverte de piercings qu'elle tintait à chaque respiration. J'entendis quelqu'un l'appeler Clochette.

Des seringues vides craquaient sous leurs pieds. Je scrutai le sol autour de moi et remis mes chaussures, pas question



de prendre le risque de me piquer sur l'une d'entre elles. Je frissonnai. Une chape de néant pesait sur ces gosses. Ils ne créeraient pas de spectres, ceux-là, leur âme était en train de mourir. S'ils continuaient, ils ne laisseraient aucune trace de leur passage sur cette Terre. Sauf peut-être dans le cœur désespéré de leurs parents.

Je me secouai et malgré mon malaise croissant, je les doublai furtivement pour m'engager dans une contre-allée bornée de hauts cyprès dont la cime se perdait dans la nuit. Il n'y avait pas un souffle de vent. Je slalomai entre deux cénotaphes et trois urnes grandioses avant de dépasser les discrets tombeaux de Molière et La Fontaine.

Je souris à ces deux vieux amis qui me rappelaient mes brefs passages à l'école primaire puis je filai droit devant moi en tentant de laisser le mur des Fédérés, désormais tout proche, le plus loin possible sur ma droite. J'entendis tout de même des salves de fusils et des hurlements de douleur. Apparemment, les Communards profitaient du Grand Sabbat pour se rappeler pourquoi ils étaient là. Les fantômes font ça tout le temps, figurez-vous. Se souvenir qu'ils sont morts, je veux dire. Moi, ça m'a toujours paru un truc assez difficile à oublier ; mais évidemment, je ne suis pas morte donc je ne suis pas spécialiste.

Comme la fusillade s'intensifiait et que montaient des cris de plus en plus douloureux, je leur sifflotai le *Temps des Cerises*, à tout hasard. Ça les calmerait peut-être.

Enfin, je bifurquai pour m'engager sur un chemin minuscule serpentant entre les pierres et les statues. Le silence retomba quand j'arrivai enfin devant une dalle toute simple, blanche, et très récente.

La dernière demeure de mes parents était creusée là. Je m'assis sur le marbre clair. Une feuille humide s'était collée

sur la plaque de bronze, je la grattai machinalement du bout des doigts.

« Ici reposent Louis et Jehan Cleyre aux côtés de leur épouse et mère bien-aimée. Ils sont passés comme ils ont vécu : ensemble. 13 avril 2029. »

Aucune mention du prénom de ma mère : les sorcières sont discrètes jusqu'au tombeau. Surtout quand elles se marient en dehors de leur lignée.

Ils me manquaient tant tous les trois. J'étais venue pour ça, pour leur dire adieu, puisque je n'avais pas pu venir à leur enterrement, environ deux semaines auparavant. Mais la brume lourde de l'alcool retenait les sanglots dans ma gorge comme un gros tampon d'ouate qui m'empêchait de respirer.

Alors, je décidai de nettoyer : en plus de quinze jours, tout avait eu le temps de faner. Il restait bien des chrysanthèmes un peu vifs dans leurs cache-pots de plastique rose, mais Maman avait toujours détesté ces fleurs. Sans doute un mauvais coup de notre voisine. La gerbe de roses thé que j'avais envoyée du fond de ma prison, elle, tenait encore bien le choc. J'avais compté là-dessus, les roses sont des fleurs qui atteignent au sublime en mourant.

Tout en déblayant, le fatras de feuilles desséchées et de pétales flétris, je dégageai avec surprise un magnifique vase de cristal, une coupe antique profonde avec un pied à cinq griffes, comme une patte de dragon. Elle contenait un ballot de tiges déjà noires.

Je me penchai pour la récupérer, pas question qu'elle reste à la merci des voleurs et du gel. De son vivant, Maman adorait cette coupe, cadeau de l'oncle Géraud ramené de Venise des années auparavant. Mais j'eus beau m'efforcer de la soulever, je n'y parvins pas. Je frottai la boue accumulée autour et finis par comprendre qu'elle était scellée dans le marbre. Pour

l'emporter, il faudrait également s'encombrer d'une demi-tonne de carrare, ça limitait les risques de vol.

Le gel restait un problème, je me demandais qui avait pris cette initiative sans m'en parler. Certes, j'avais été peu joignable ces derniers temps ; mais enfin, le type des pompes funèbres avait quand même réussi à me dénicher dans ma cellule pour que je signe son chèque. Il s'agissait sans doute d'une des dernières volontés de ma mère, et comme j'avais été absente aussi à la lecture du testament...

Bizarrement, les flics n'avaient pas songé à me laisser sortir ce jour-là, ni celui de l'enterrement lui-même.

C'était de ma faute. Depuis toute petite, je revendiquais un profond désintéret pour le monde extérieur à la maison familiale. Je n'avais pas le choix : ledit monde extérieur m'était presque inaccessible à cause des revenants en tout genre. Mais j'avais toujours préféré affirmer que ma claustration était une question de goût plutôt que de survie. L'orgueil nous pousse souvent à émettre d'insondables conneries.

Ça avait fini par me jouer un tour inattendu. Tout se paye. J'ignorais que la potion que Maman m'administrait tous les matins pour me rendre aveugle aux fantômes contenait un ingrédient absolument illégal dans la plupart des pays européens.

*Cannabis sativa* est l'une des plantes préférées des sorcières depuis la nuit des temps. Souveraine contre la fièvre et les douleurs chroniques, ses qualités médicales ne sont plus à démontrer. Toutes les civilisations préchrétiennes s'en sont servies et pour toutes sortes d'utilisations pas uniquement médicales. On prétend que la Bible de Gutenberg fut imprimée sur un papier pressé à partir de ses fibres. Mais l'ingrate Église catholique et romaine, afin d'éliminer toute trace des religions précédentes, a posé un interdit très fort sur

le chanvre. Le Code pénal s'en est institué le relais à sa façon subtile.

Moi qui ne quittais jamais de la maison familiale qu'un pistolet sur la tempe et en compagnie de mes parents ou de mon frère, je n'avais pas noté ce détail.

Alors, deux semaines plus tôt, trois policiers s'étaient avisés de ma démarche titubante à la sortie de la morgue où je venais de reconnaître les restes de ma famille. Puis, au vu de mes pupilles plus dilatées qu'un puits aux âmes, ils avaient exigé un examen toxicologique. Il paraît que j'avais assez de tétrahydrocannabinol dans le sang pour concurrencer un champ aux alentours d'Amsterdam. Les agents n'avaient pas apprécié ; sans compter qu'ils étaient inquiets pour ma survie : la dose aurait été mortelle pour plusieurs êtres humains normaux. J'avais évité de leur signaler que j'en prenais depuis le berceau et que, du coup, je ne risquais rien de plus que m'endormir dans le bus et rater ma station.

Sur le moment, j'avais eu le sentiment que ça n'arrangerait rien à la situation.

Un vent léger folâtra soudain dans mes cheveux, des doigts de brise tendre, qui me firent frémir. Je levai les yeux vers la cime des grands arbres, rien ne bougeait. Mauvais signe. Cela voulait dire que mon taux d'alcoolémie n'était plus assez élevé pour monter un barrage suffisant contre les spectres. Bientôt, tout ce qui grouillait encore de revenants danserait la sarabande devant moi. À la concentration qui devait régner dans cet endroit, même cette nuit-là, je n'étais pas persuadée d'y survivre. Je devais partir. Je soupirai. J'avais eu dix minutes à peine. L'alcool n'était pas aussi efficace que je l'avais espéré.

Je tentai de dessiner un pentacle protecteur dans la poussière, l'un des rares sorts de ma mère à ma portée, un sort mécanique que même un humain pouvait lancer. Ça les arrêterait

temporairement. À condition que je sois prête à quitter les lieux en vitesse ensuite. Mais la terre battue était trop dure et je n'avais rien de plus pointu sous la main que les tiges molles et putréfiées des fleurs mortes.

Il fallait partir *maintenant*.

## Chapitre 2

À REGRET, je me redressai, frottant mes mains couvertes de débris végétaux et de terre sur ma jupe. Le vase attendrait. Je jetai un dernier coup d'œil à la stèle plus propre qu'à mon arrivée, quand j'eus l'impression brutale de couler dans un immense nuage de coton sombre, une paix titanesque. La brise s'essouffla, puis s'arrêta d'un coup et je cherchai ma respiration. Un néant moelleux s'était abattu sur le cimetière comme si rien n'avait vécu, n'était mort, ou n'avait été enterré là depuis le commencement des temps. Celui qui attendait les jeunes camés n'avait pas été si profond ni si doux que celui-là. C'était terriblement anormal. D'habitude, je ne rencontrais cette sensation de vide serein que lorsque je venais de boire les préparations de ma mère.

On toussota dans mon dos. Je pivotai d'un bloc, manquant de peu la dalle familiale. Des doigts fermes me rattrapèrent au dernier moment et je tombai dans les bras d'oncle Géraud au lieu de me fracasser contre le marbre. Derrière lui, une haute silhouette d'homme se découpait, ombre contre noirceur. J'eus le temps de noter que le second intrus avait les mains croisées dans le dos et les pieds légèrement écartés comme un soldat au repos. Je me blottis contre Géraud et parvins enfin à pleurer.

— Tu es de retour ! larmoyai-je.

Il resserra ses bras autour de moi, avec cet air emprunté qu'il prenait toujours dans ces cas-là.

— Oui, dit-il.

C'était tout lui, ça. Il venait de disparaître neuf ans de ma vie et de celle de ma mère, nous n'avions jamais su pourquoi. Il revenait en pleine nuit dans un cimetière accompagné d'un sombre inconnu, et tout ce qu'il trouvait à me répondre, c'était ce « oui » laconique et tendu.

— Comment ? demanda-t-il ensuite.

Je mis une bonne seconde à comprendre ce qu'il voulait.

— Un camion leur a refusé la priorité. Papa et Maman ont été tués sur le coup, Jehan est mort dans l'ambulance...

Je repris ma respiration, dans l'idée de me lancer dans une seconde série de sanglots. Mais il me saisit aux épaules en douceur et me fit reculer pour s'agenouiller à son tour devant la tombe. Dans la pénombre, je pouvais distinguer sa calvitie précoce et l'arête de son nez aquilin. Il pencha la tête de côté, les yeux fermés. Un rayon de lune caressa sa mâchoire crispée, un signe de colère chez lui.

— Et l'autre ? m'interrogea-t-il encore d'un ton sec sans rouvrir les yeux.

Cette fois, je ne me demandai pas de quoi il parlait, mais ce fut avec soulagement que je lui répondis :

— Le camionneur n'a pas eu le temps de sortir, son bahut s'est embrasé quelques mètres plus loin.

— Tant mieux.

C'était clair, le conducteur avait eu de la chance dans son malheur. Sinon Géraud s'en serait occupé lui-même. Il y eut un silence.

— J'aurais voulu revenir plus tôt...

J'ouvris la bouche puis la refermai, j'ignorai à qui il s'adressait, ma mère ou moi ? Il plaqua la main sur le marbre, j'entendis un grondement, comme si une vague légère avait reflué autour de nous. Je posai les doigts sur son épaule et voulus

l'arrêter. Je savais ce qu'il faisait, ça n'en valait pas la peine ni le prix qu'il aurait à payer. Il me repoussa presque avec violence, le grondement s'accroissait.

— Non ! fit l'homme dans notre dos.

Je ne me retournai pas. Le spectacle sur la tombe me fascinait trop.

Avec un bruit soyeux, les fleurs et les feuilles mortes se gonflèrent lentement d'une vie nouvelle. Pétales et hampes luisirent de vitalité féroce en se défroissant. Les gerbes et les couronnes se redressèrent, frémissantes. Leurs couleurs ternies s'intensifièrent au point de devenir visibles dans l'ombre. Dans les pots, azalées et cyclamens s'ouvrirent à nouveau tandis que des pâquerettes et des violettes sauvages fleurissaient autour de la pierre. La magie de Géraud négligea les chrysanthèmes dans leur cache-pot ridicule : ils se flétrirent et partirent en poussière.

Avec un léger temps de retard sur les autres, cinq roses rouges splendides, énormes, aux pétales roulés comme des cigares, s'épanouirent dans la coupe de cristal. Impériales, elles écrasaient de leur beauté toutes les plantes alentour. Je les scrutai quelques secondes en fronçant les sourcils de perplexité.

Puis, les parfums et les pollens jaillirent comme au sortir d'une boîte et je chancelai sous l'assaut sucré des lys, des pivoines et des roses avant de partir dans une terrible quinte de toux. Je cessai alors de respirer car ma gorge se bloqua tandis que l'œdème m'étranglait.

Merde, je n'avais pas pensé à ça, non plus.

Ah, oui je suis allergique, aussi.

\*\*\*



Je repris conscience sur la banquette de cuir fauve d'une limousine en train de rouler le long d'une avenue parisienne. Il y a des grondements de pavés qui ne trompent pas. J'ouvris un œil sur ma main gonflée par l'œdème avec ses ongles noirs de terre. Merveilleux. Le même néant doux qu'au cimetière m'enlaçait en une brume caressante. Je mis cela sur le compte des séquelles de mon évanouissement.

— Comment te sens-tu ?

Oncle Géraud rangeait la seringue d'adrénaline vide dans mon sac à main. Je ne m'en sépare jamais. Ce n'était pas la première injection qu'il effectuait en urgence, il me connaît depuis toujours. Il existe très peu de choses en ce monde qui ne me déclenche pas au moins de l'eczéma. Sans parler des chocs anaphylactiques comme sur la tombe de mes parents.

Je me redressai sur un coude, puis m'assis complètement. Nous roulions le long du boulevard de la République entre la double rangée d'immeubles XIX<sup>e</sup>. L'autre homme du cimetière conduisait. Je ne pouvais toujours pas distinguer son visage. Ses cheveux mi-longs pointaient soyeusement sur sa nuque, les longues mains fermes qui pilotaient étaient gantées de noir. À un moment, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et grogna d'une voix indistincte :

— On nous file. Une voiture officielle du Haut-Cénacle...

Géraud se retourna et je suivis son regard : effectivement une voiture noire aux vitres fumées nous collait pratiquement au parechoc. Il répondit :

— De toute façon, s'ils ne sont pas débiles, ils connaissent notre destination.

L'homme jeta de nouveau un regard dans le rétroviseur et haussa les épaules.

— Oui, sinon ils ne nous colleraient pas comme ça. Ils veulent qu'on sache qu'ils sont là.

— Sème-les. Pour le principe.

— Si je peux ! fit l'autre d'un ton goguenard.

Géraud rit brièvement et je ne compris pas tout de suite les raisons de cette gaîté soudaine. Après tout, des gens sûrement mal intentionnés nous filaient le train, mais cela n'avait pas l'air d'émouvoir particulièrement ni mon oncle ni son employé. J'étais encore trop ivre et trop malade pour avoir peur. Le calme indécent de mes compagnons me gagna et je m'alanguis sur la banquette douce.

Le chauffeur ôta sa casquette, passa une longue main forte dans ses cheveux blond chaud. Et s'engagea au dernier moment dans une ruelle adjacente en grillant un feu rouge qui laissa les autres sur place quelques secondes. Je me tournai vers nos poursuivants. Ils décidèrent d'ignorer le feu eux aussi, mais trop tard : trois voitures surgirent sur leur gauche, deux leur barrant le chemin, l'autre pilant à quelques centimètres à peine de la place du mort. Notre conducteur effectua un nouveau virage et continua à enfiler les rues étroites à une allure folle, brûlant les priorités sans frémir. Mais il avait une telle maîtrise de la conduite, son estimation des vitesses était si évidente que je ne tremblais même pas, moi qui avais horreur des voitures. Il finit par éclater d'un grand rire chaud et vibrant, et appuya sur l'accélérateur, par pur plaisir semblait-il.

Géraud sourit à côté de moi, se contentant de susurrer :

— Ne gaspille pas ton talent pour rien, d'accord ? Nous les avons eus.

— Oui, Géraud, fit l'autre en ralentissant à peine.

Heureusement que le piéton était rare à cette heure, nous aurions aplati la moitié de ceux que nous aurions croisés, sinon. On traversa le boulevard Voltaire pour nous engager dans de nouvelles ruelles tortueuses. Enfin, nous ralentîmes

même si nous restions largement au-dessus des limites de vitesse autorisées.

Je souris dans ma tristesse quand nous nous coulâmes sur le boulevard du Temple : je n'avais jamais vu de près l'ancienne avenue du crime, si célèbre dans le cinéma d'avant-guerre. C'était à peine à deux ou trois kilomètres de la petite maison de mes parents mais je ne m'y étais promenée que virtuellement. Seul Géraud, autrefois, osait m'emmener dans des expéditions aussi lointaines et exotiques que le muséum d'Histoire naturelle ou le Louvre.

J'étais dans un état étrange, plus vraiment ivre, mais pas sobre non plus. Mon cœur boosté par l'adrénaline battait la chamade. Je tâtai ma gorge qui désenflait. Mes mains n'avaient pas eu le temps de reprendre leur aspect normal, mes doigts toujours bouffis étaient douloureux. Je voulus secouer la tête pour en déloger les derniers nuages de désorientation et cette brume douce qui noyait tout. Mais j'hésitai.

*Dès que je reprendrai mes esprits, ceux des autres vont revenir en force.*

Heureusement Géraud me saisit la main et toussota :

— Tu ne risques rien ici, ne t'inquiète pas.

Ahurie, autant par ses mots que par le geste d'affection dont il était plutôt avare, je le contemplai :

— Tu as inventé un blindage anti-fantômes ? Je comprends que tu aies été absent si longtemps...

Ma voix était rocailleuse et j'avais du mal à articuler. J'espérais seulement qu'il n'avait pas interprété ma phrase comme un reproche. Je lui en avais voulu au début, quand il était devenu clair qu'il ne reviendrait pas de sitôt. Mais ma mère n'avait cessé de me répéter que je me trompais, qu'il ne nous avait pas abandonnées. J'avais fini par partager sa sérénité et

sa confiance absolue. Enfin, la plupart du temps. Mon oncle haussa un sourcil amusé, se contentant d'appeler :

— Navarre ?

L'homme au volant se retourna.

— Oui, Géraud ?

Il avait la voix de basse profonde la plus harmonieuse que j'avais jamais entendue. Mais son accent était indéfinissable, d'une neutralité absolue qui résonnait étrangement aux oreilles comme s'il nous parlait de très loin. Ou de très longtemps. Le contraste avec le ton distingué de mon oncle était saisissant. Pourtant, ce ne fut pas cela qui me renversa en arrière sur mon siège, le souffle coupé.

— Conduis-nous chez Corben, ordonna mon oncle. Il doit être encore ouvert à cette heure ; mademoiselle Agnès a besoin d'un remontant.

Ledit Navarre éclata d'un rire franc, solaire, horriblement paradoxal, tandis que je le fixais, les yeux exorbités.

— Mademoiselle Agnès a déjà pas mal descendu du remontant, si tu veux mon avis.

Il se concentra sur la route.

— Je pensais à quelque chose d'un genre plus toxique ; du thé, par exemple... suggéra Géraud.

Navarre se retourna, toujours hilare. Les deux canines protubérantes étincelèrent encore une fois entre les lèvres incarnates qui tranchaient sur sa peau d'ivoire.

— De l'eau chaude et le Lipton de Corben ? OK, c'est plus toxique...

Je balbutiai :

— C'est un... ?

Je ne me résignai pas à finir ma phrase. Navarre se tourna vers nous pour la troisième fois :

— Oui, mademoiselle, je suis un vampirrrrrre !

Sa voix musicale était descendue dans des basses ronflantes et son rire vibrant avait des accents de méchant de cinéma. Il se payait ma tête, avec gentillesse. C'était peut-être ça le plus terrifiant. À moins que ce ne soit l'eau tiède qui se répandait dans mes os, mes muscles et les recoins les plus secrets de mon anatomie, la plupart de ceux qui se trouvaient en dessous de ma ceinture notamment. Je pinçai le tissu déchiré et sali de ma jupe entre deux doigts ; d'un seul coup, il m'avait semblé que la fente découvrait un peu trop mes cuisses. Sans compter mes genoux couronnés qui devaient être du plus bel effet.

Ce n'était pas juste : les copains de mon frère Jehan, les rares garçons de mon âge que j'avais pu croiser dans mon existence, n'avaient pas eu l'ombre de cette présence physique. Je n'étais absolument pas armée pour affronter ça.

Merde, il était magnifique !

Le qualifier de beau ténébreux aurait tenu de l'insulte. Il était plus lumineux qu'une éruption solaire, plus flamboyant qu'une nova ; ses cheveux blond chaud, ses yeux d'un bleu profond de mer tropicale, ses traits réguliers de statue romaine, le front haut et le nez droit lui composaient un visage ouvert et franc tout empreint d'une joie de – hum ! – vivre... communicative.

D'après ce que j'avais lu dans les livres de ma mère, on pouvait estimer l'âge d'un vampire aux canons de beauté en vigueur à l'époque de sa création. À vue de nez, je lui donnais environ six cents ans, pas plus, mais pas moins. Ce monsieur Navarre, c'était l'homme parfait de la Renaissance, celui qui s'inscrit, nu et triomphal, dans une étoile à cinq branches sur les esquisses de Léonard de Vinci.

Doublé par Alexander Skarsgård.

Putain, c'était le premier vampire que je rencontrais ! Oh, je savais rationnellement qu'ils existaient : Jehan et moi avions

passé une partie de notre enfance plongés dans le *De Nomenclatura Creaturarum* de ma mère, malgré – ou plutôt « à cause de » – l'interdiction absolue que nous avons d'y toucher. Jehan penchait pour les fées et leurs décolletés ; moi, j'aimais les licornes que je prenais pour des versions mollassonnes des « My Little Pony » que je recevais à Noël. Mais mes fantômes, ma sorcière de mère et Géraud mis à part, je n'avais jamais rien croisé de plus surnaturel qu'un téléphone portable avec abonnement Internet illimité.

Je me tournai vers Géraud.

— Tu trafiques avec l'AlterMonde, maintenant ?

Cette fois, mon ton était accusateur. Géraud soupira.

— Depuis toujours. J'en fais partie. Toi aussi, d'ailleurs.

Je secouai la tête avec autant d'énergie que je le pus.

— Mais pas du tout, Maman...

Géraud m'interrompt :

— Elle s'en est exilée par mariage avec ton père humain, m'interrompt Géraud. C'est tout. Jehan était pleinement humain, lui aussi, et ta mère pensait que sa lignée s'éteindrait avec elle... Enfin, avec toi.

Il me jeta un regard plein de la compassion sans pitié que je connaissais bien puisque j'avais affaire à elle depuis ma plus tendre enfance, depuis qu'on m'avait sortie hurlante de l'hôpital, presque bleue d'une terreur sans nom. Il paraît qu'une heure à peine après l'accouchement, j'étais déjà capable de « voir ». Maman avait plié bagage et s'était enfuie avec moi sous le bras, malgré les supplications indignées des docteurs qui voulaient me mettre en couveuse. Au service de soins néonataux, je serais sans doute morte, tant cet endroit devait suer l'angoisse et la douleur. Celle des parents, celle des gosses prématurés ou malvenus. Sans compter ceux qui ne s'en étaient pas sortis.

C'est que je perçois tout : toutes les morts violentes ou dérisoires qui traînent derrière chacun de nous. Parfois je distingue même les restes des amours défuntes du type que j'ai en face de moi ! J'ai horreur de ça. Un esprit d'amour, en général, c'est gluant, froid, pétri d'autoapitoiement. En prime, ça geint. Au moins, s'ils pouvaient fermer leur grande gueule ! Depuis vingt-sept ans que je les entends, j'ai presque fini par geindre comme eux. On devrait rajouter une catégorie aux Jeux olympiques, je viserais sans souci la médaille d'or en jérémiades. J'ai eu d'excellents professeurs.

Sans compter qu'ils laissent des traces... De longues traînées visqueuses, puantes, que je contiens au fond de mon esprit malade. Avec les années, ces empreintes se sont concentrées en larges flaques mouvantes, dans une marée perpétuelle et sombre qui va s'amplifiant. Une version spectrale de moi-même est assise sur le couvercle d'une poubelle mentale et s'agrippe de toutes ses forces aux poignées pour l'empêcher de s'ouvrir sous la pression. Sauf lorsque je prends la potion de Maman ou que je bois. Là, plus rien ne bouge, paralysé par mon taux de tétrahydrocannabinol ou d'alcoolémie, le couvercle reste clos. Le jour où il cédera, on n'aura qu'à brûler mon cadavre encore chaud : cela vaudra mieux pour tout le monde.

Entre mes allergies et ça, on comprendra que je n'ai guère envie de mettre le nez dehors.

Géraud ouvrit la bouche, puis la referma, il hésitait, ce qui n'était pas habituel non plus.

— Navarre devrait bloquer les *manifestations indésirables*, fit-il enfin.

Il n'avait pas voulu dire cela, j'en étais persuadée. Mais je me résignai à contempler à nouveau la nuque de notre chauffeur.

— Pourquoi ? articulai-je.

Je maîtrisai avec peine le rush tiède au creux de mon estomac et priai pour que ce soit Géraud qui réponde. Je ne fus pas entendue. Sans quitter la route du regard, Navarre expliqua :

— Il ne peut pas y avoir de hantise dans les parages immédiats d'un vamp. Nous sommes les meilleurs exorcistes du monde...

Voilà qui expliquait l'absence suave dont j'étais entourée, mieux que de bras protecteurs. Je frissonnai à l'idée de ces fameux bras et tentai en vitesse de me rabattre sur une autre comparaison.

Ça ne fonctionna pas car Navarre se retourna à nouveau pour me sourire.



## Chapitre 3

— **E**XORCISTES TEMPORAIRES, précisa Géraud. Un sous-produit de leur talent pour la séduction forcée, je pense, ou alors l'aura négative des buveurs de vie...

Dans le rétroviseur, je vis Navarre tiquer à l'analyse sans indulgence. Mais il se rasséra vite et me sourit à nouveau dans le miroir. Le salaud.

— Sûr qu'échanger un fantôme contre un vamp, ce n'est pas forcément un marché win-win, rigola-t-il.

Après le boulevard de Bonne Nouvelle, la voiture tourna dans la rue Montmartre. Deux ou trois cents mètres plus loin, Navarre stoppa devant un porche grandiose avant d'actionner une télécommande. Les portes de métal entourées de colonnes néoclassiques et surmontées d'une Athéna en char s'ouvrirent lentement sur une cour pavée de marbre rouge. Le vampire se gara au pied d'une autre statue, une Artémis verdie assise sur un cerf consterné. Je n'eus pas le temps d'actionner la poignée de la portière, qu'il me l'ouvrait déjà avec respect. Je ne l'avais même pas vu quitter sa place, la rapidité légendaire des vampires n'était donc pas un vain mot.

Percevant mon trouble, Géraud sourit :

— Et encore, il a été sage en conduisant.

Navarre renchérit :

— Ah, j'adore ça ! Plein gaz en laissant les flics sur le carreau ! Dommage que les autres clans ne se soient pas foulés

pour avoir le permis ! Zalia mise à part, je n'ai jamais personne pour s'aligner !

— À qui le dis-tu ? soupira Géraud avec une lassitude à moitié feinte. Le nombre de contraventions que nous faisons sauter, Thomas et moi, pour les éternels est proprement indécent...

— Oui, rien de pire que ceux qui aiment ça et qui savent pas...

Nous avons quitté la cour de l'immeuble et marchions le long du trottoir. Je les écoutai plaisanter sans rien dire, me contentant de les suivre. Les éternels ? Leurs contraventions ? Je décidai de ne pas chercher à comprendre. Je respirai l'odeur de la nuit à pleins poumons, jouissant de cet instant unique à ce jour dans ma vie : me promener en toute conscience, même pas saoule, dans une rue, sans risquer de me trouver nez à nez avec un spectre. Il était à peine trois heures du matin, les rues luisaient de cette lumière dorée si particulière à Paris que j'adorais contempler des fenêtres de ma chambre sans jamais pouvoir en profiter directement.

On traversa la rue en direction d'une longue vitrine opaque, en trois parties. Le *design* était délirant. Sur le verre, on avait peint un rideau pourpre à glands dorés en trompe-l'œil. Les trois baies portaient une inscription centrale en caractères gothiques noirs rehaussés d'argent pailleté de la taille d'un être humain : « Goth Goth Bar ». Les deux vitres arborant le mot « Goth » coulissaient. Deux silhouettes féminines en bas résilles et robes moulantes, aux longs cheveux noirs et aux yeux charbonneux, flanquaient les deux côtés de la vitrine.

— Contrairement aux apparences, il ne s'agit pas d'un café-concert, murmura Géraud.

Je le regardai sans comprendre où il voulait en venir.

— Ce que Géraud veut dire, mademoiselle, c'est qu'il n'y a pas de putains dans ce bar, traduisit Navarre, pince-sans-rire.

Je rougis aussitôt bien sûr, et me maudis intérieurement. Je n'étais pourtant pas vraiment innocente non plus. D'accord, je ne sortais pas souvent avant la mort de ma famille, mais le monde venait à moi par Internet. De plus, nous avions la télévision malgré les réticences de Maman. Et les quelques copains de Jehan ne venaient pas toujours à la maison *seulement* pour voir mon frère... Une fois, ça avait même été une de ses *amies*. Je devins pourpre à la pensée de Malika...

La porte coulissante s'ouvrit devant nous dans un accord de grandes orgues digne de figurer au répertoire du Capitaine Nemo ou de Dracula. Quelqu'un ici montrait un mauvais goût très sûr. À l'entrée, une bouffée d'huiles essentielles me sauta au visage. Affolée, je voulus sortir mais Géraud me retint par le bras.

— Pas de risques de crise, ce sont des parfums « cuits » si j'ose dire. Il n'y a pas de pollen dedans. Corben est précautionneux.

Les murs étincelaient de panoplies, masses d'armes, étoiles du matin, écus ouvragés et épées à deux mains. Des appliques en forme de dragon surmontées d'ampoules rouges dispensaient une lumière douce quoique sanglante. Il y avait de la musique, mais au volume si bas que j'eus toutes les peines du monde à reconnaître les paroles d'*Enter Sandman* dans le brouhaha des convives.

Géraud me guida parmi les tables en fer forgé au format bizarre, presque toutes occupées malgré l'heure tardive. La clientèle s'harmonisait avec la déco intérieure : cuir et dentelles, perles de jais et rouge à lèvres sombres pour la plupart. Une fille minuscule mais magnifiquement proportionnée, à la longue chevelure de feu qui lui tombait jusqu'aux hanches, corsetée dans une combinaison très moulante en python vert bouteille, nous fit signe de loin, avant de retourner à sa

conversation avec le barman, une espèce de colosse velu très impressionnant. Un autre serveur à la silhouette longiligne se baladait avec nonchalance dans la partie restaurant. Il se dirigea vers nous en adressant un hochement de tête à Géraud qui le lui rendit :

— Haniel.

— Bien le bonsoir, Maître Géraud.

Il nous plaça dans une alcôve triangulaire protégée du reste de la salle par des jalousies mi-mauresques mi-médiévales.

— C'est Corben qui s'occupe de la salle aujourd'hui. Désolé, j'ai encore du monde au restaurant. C'est samedi et la nuit du Grand Sabbat énerve tout le monde.

Son regard appréciateur s'attardait sur mes jambes, je levai les yeux et il me sourit finement avant de disparaître vers ses clients.

Je considérai les lieux avec incertitude. La forme de la salle était étrange. Cinq zones se délimitaient autour d'un bar central – un large anneau de cuivre, gravé de runes que je ne reconnus pas – en se terminant chaque fois par une alcôve comme la nôtre. Dans chacune, deux bancs rembourrés placés en angle entouraient une table en forme de triangle isocèle. Je finis par comprendre que tout cela dessinait un pentacle géant.

Du coup, je me détendis, même lorsque Navarre nous quitta après un coup d'œil rapide dans la foule, prétendant ramener nos verres. Ici, aucun fantôme ne pourrait jamais m'atteindre. L'endroit était une sorte d'énorme sens interdit pour eux. Je fis un sourire ravi à mon oncle : dans la partie de chat perché que je jouais avec le monde des esprits depuis toujours, les places totalement « propres » n'étaient pas légion.

Il me rendit mon sourire en contemplant Navarre s'éloigner.

— Il va oublier notre commande ! murmura-t-il.

Je suivis son regard. En effet, le grand vampire s'approchait d'une table occupée par un couple : un Black superbe à l'œil mauvais sanglé dans un cache-poussière de cuir sombre et une blonde pétillante, musclée, en jean et chemisier ouvert sur une poitrine opulente. Navarre se pencha et les embrassa tous les deux à pleine bouche, avant de s'installer pour engager une discussion animée avec eux.

— Wesley Snipes et Sarah Gellar, dit encore Géraud avec lenteur.

Il plaisantait, mais les jeunes gens présentaient en effet des ressemblances frappantes avec les deux acteurs. Je me mordis les lèvres en considérant « Sarah Gellar » avec plus d'attention. Je soupirai et détournai le regard. Le miroir dans le dos de Géraud me renvoya mon image : les cheveux d'un auburn discret, les yeux trop grands, trop noirs, le visage mince, les épaules étroites et la poitrine menue en plus d'une taille à peine moins ridicule que celle de la rousse au bar. À côté de la fille qu'avait embrassée Navarre, j'avais l'air d'une souris grise. Une jolie souris grise, mais une toute petite souris quand même. Je bénis mes talons hauts en secret et me jurai de ne plus jamais rien porter d'autre en présence du vampire.

Géraud se leva avec une résignation amusée pour commander. Il revint s'asseoir et interrompit mes réflexions moroses :

— Comment comptes-tu vivre, maintenant ?

— Je ne sais pas. Papa m'a laissé de l'argent. Beaucoup. Je pourrais rester dans la maison et engager quelqu'un pour...

Géraud secoua la tête. Il allait parler, mais à ce moment-là, le colosse aux sourcils méphistophéliques surgit. Il brandissait un plateau d'argent qui paraissait minuscule entre ses pognes noueuses. Une grosse théière martelée trônait au centre, flanquée de tasses en porcelaine fine et cernée d'une horde de petits gâteaux. Rien qu'à l'odeur, il était clair que le thé n'était pas

de seconde zone, contrairement aux affirmations de Navarre, un peu plus tôt.

— Votre mélange russe, Messire : orange et bergamote, assorties d'une pointe de genièvre, annonça le cube vivant. Et quelques douceurs en prime pour la jeune dame.

— C'est parfait. Je te remercie, Corben.

— Ma maison est la vôtre, Sire Géraud.

Le géant m'enveloppa d'un regard scrutateur, de ma jupe dans un état épouvantable à mes mains sales.

— Une nouvelle recrue ? Sorcière, n'est-il pas ? devina-t-il à ma profonde stupéfaction. Et réservée, aussi... Voici qui nous changerait fort agréablement de damoiselle Zalia...

Il jeta un coup d'œil involontaire à la rousse en python vert qui patientait au comptoir, attendant son retour. Géraud plissa le front et Corben battit en retraite aussitôt.

— Pardonnez-moi, doux sire, je n'avais pas l'intention de me montrer indiscret.

Géraud acquiesça avec indulgence. Puis, il se concentra à nouveau sur moi.

— Ce n'est pas une bonne idée, affirma-t-il simplement.

Géraud ne se fatigue jamais pour expliquer ce qu'il pense évident.

— Tu vois une autre solution ? protestai-je. Je ne peux pas travailler. Dès que je mets un pied dehors à jeun, je risque l'hôpital psy. Si ce n'est pas à jeun, c'est la prison qui me pend au nez !

Géraud leva un sourcil interrogateur.

— Je t'expliquerai, dis-je n'ayant pas l'intention de me lancer dans le récit de mes aventures avec la police.

Mon passage récent entre les mains de la Justice m'avait laissé de très mauvais souvenirs. Le temps que le juge décide enfin de me laisser sortir avec un sursis de trois mois si récidive

après ma comparution aux flagrants délits, j'avais bien compris que je ne devais plus jamais me retrouver en prison. Ce serait une façon de me suicider très désagréable. Les concentrations éthériques qui se développent là-dedans atteignent des niveaux inimaginables ! Si Amnesty International comptait des médiums dans ses rangs, ça ferait longtemps qu'ils auraient collé la France au ban des nations.

— Et je n'ai aucune qualification monnayable... ajoutai-je aussitôt pour éviter qu'il insiste sur le sujet.

— Si ta mère t'a aussi bien élevée que je pense, tu parles plusieurs langues...

— D'accord, mais les moins disparues et les moins mortes avoisinent le grec et l'araméen. Ah, oui, j'ai de bonnes compétences en médecine par les plantes et je ne suis pas totalement nulle avec un PC. Jehan m'a appris.

Mon frère qui, lui, avait eu la chance de naître humain, hasard merveilleux de la génétique, avait passé un diplôme d'ingénieur en informatique. Le jour de leur accident, mes parents étaient sortis pour le fêter, justement. Toute cette intelligence, cet humour détonnant et cet amour de la vie qu'avait eus mon frère, écrasés par le hasard et l'incompétence... Je tentai de maîtriser la boule qui menaçait d'exploser dans ma gorge, mais les larmes débordèrent de mes yeux. Géraud me tendit un fin mouchoir de baptiste qui semblait s'être matérialisé dans sa main.

— Ta mère ?

— Quoi, ma mère ? répondis-je en sanglotant.

Il se racla la gorge.

— Elle savait que je reviendrais, n'est-ce pas ?

Son visage froid arborait une expression que je lui avais rarement vue, une sorte de colère glaciale, qui me fit rentrer la tête entre les épaules avant que je comprenne qu'elle s'adressait

surtout à lui-même. Je me redressai et me mouchai avant de lui murmurer :

— Elle t’attendait, je le sais.

— Comment ?

Je ne me laissai pas impressionner par le ton tranchant :

— J’ai signé le bordereau pour les couronnes... Et les chrysanthèmes de la voisine mis à part, tout venait de moi...

Je fis une pause.

— Il n’y avait pas de roses rouges dans ma commande, dis-je en lui rappelant les fleurs qui s’étaient épanouies dans le vase en cristal scellé sur la tombe, j’en suis sûre. Celles-là, elles étaient pour toi. De Maman.

Il cilla.

— Merci, dit-il avant de se détourner.

Puis il se leva d’un bloc, le dos très raide, pour filer dans le fond de la salle. Je le vis commander un large verre de liquide doré et grimaçai à travers mes larmes, je tenais peut-être là l’explication de la passion tardive de mon père pour le whisky.

Je restai seule quelques minutes. Navarre s’en aperçut ; de loin, il me fit un petit signe encourageant de la main. J’accusai réception avec un sourire crispé, priant pour que mes yeux rougis ne soient pas visibles de sa table.

Corben surgit à nouveau pour me tendre une serviette chaude et humide d’antiseptique parfumé. Je la saisis avec une reconnaissance éperdue et nettoyai enfin mes paumes maculées, avant de m’occuper de mes genoux. Je grimaçai à nouveau : le désinfectant qui imbibait le tissu piquait en diable. Avec nervosité, je tentai de me rappeler si j’étais à jour de mes vaccins en reposant la serviette. Je piochai machinalement un muffin sur le plateau pour me consoler, quand mon oncle retraversa le bar, toujours aussi raide. Il se planta à côté de moi sans me regarder.



— Navarre va te raccompagner. Après-demain matin, une voiture spéciale viendra te chercher à huit heures et demie, sois prête. Nous signerons ton contrat. Bonsoir.

Il tourna les talons et quitta le bar, cette fois. Ses phrases étaient tombées comme des billes de plomb, l'une après l'autre. Elles ne souffraient pas de discussion.

— Bonsoir, balbutiai-je dans le vide.

## Chapitre 4

J'AVAIS SOMMEILLÉ le reste de la nuit, les genoux brûlants et la tête pleine de roses rouges où gisait Navarre – habillé, heureusement, sinon je n'aurais pas dormi du tout. La gueule de bois due au Lagavullin n'était pas la seule responsable. Le « merci » de Géraud me poursuivait au plus profond de mes cauchemars. J'y coulai pour en ressortir sans transition, presque éveillée, avant de replonger aussitôt dans la souffrance inexprimable contenue dans ce seul mot. Et mon oncle ne la formulerait jamais. D'ailleurs, à y repenser, je ne sais pas vraiment ce qu'il contenait. S'agissait-il vraiment de souffrance ? Seule la colère, dévorante, phénoménale, était certaine. Tout ce que je connaissais vraiment des relations de mon oncle avec ma mère se résumait au fait qu'ils couchaient parfois ensemble et qu'elle l'adorait.

Ceci mérite un éclaircissement. Oncle Géraud n'est pas mon oncle. Enfin si. Enfin non. Pas par le sang en tout cas. Déjà, il naquit quelque part du côté de Rennes dans le courant du xix<sup>e</sup> siècle. Il y monta sur le bûcher deux fois à ma connaissance. La première pour sodomie – ce qui était une ignoble calomnie, du moins en ce qui concernait les hommes – la seconde pour nécromancie, et, dans ce dernier cas, il était coupable à cent pour cent. J'ignore à quel genre d'éternel il appartient, mais il accuse huit cents ans de plus que moi au bas mot. Ce qui limite le lien familial potentiel entre nous.

Il fut l'amant de ma mère pendant les cinquante-cinq dernières années de sa vie à elle. Dès qu'elle avait été en âge. Je crois savoir aussi que ce fut elle qui jeta son dévolu sur lui. Géraud, qui avait renvoyé jusqu'à l'Inquisition les couilles entre les dents dans sa ligne des vingt-deux, s'était avéré incapable de se défendre de tant d'amour et d'obstination mêlés. Mais, consciente de la folie pour une mortelle, même sorcière, à aimer un éternel, elle s'était efforcée de trouver un compagnon de vie ; du coup, elle avait déniché mon père ; lequel ne représentait pas, encore moins que Géraud, un compagnon classique pour une femme de son rang.

Nous n'avions jamais eu le moindre contact avec les convents à cause de cela. Pour les sorcières, enchanteresses et autres ensorceleuses, ma mère avait tout bonnement programmé la fin de sa lignée : que ce soit avec Géraud qui ne pouvait procréer, ou avec mon père, si désespérément humain.

Elle les aimait autant tous les deux et avait refusé net de choisir. Ma mère était relativement facile à vivre, jusqu'au moment où elle avait pris une décision ou adopté une attitude. À partir de là, plus rien ne pouvait la dissuader. Sauf mon frère lorsqu'il s'était agi de laisser dormir ses copains à la maison. Je l'avais appuyé sur ce coup-là, ça m'arrangeait aussi, et ma mère avait fini par céder. Je crois que sa ténacité légendaire n'allait pas plus loin que ce qu'on pouvait espérer des gens. Et ce n'était pas son style de formuler une interdiction qui n'avait aucune chance d'être respectée, même si elle avait essayé pour ses grimoires.

J'ai toujours connu Géraud. Il venait à la maison de temps en temps quand mon père et Jehan étaient absents. Moi, je restais là puisque je ne pouvais pas sortir. Ils s'enfermaient tous les deux pendant trois heures au premier et ma mère paraissait rajeunie de vingt ans toute la semaine suivante. Même mon

père était heureux après le passage de mon oncle. Je ne suis pas sûre que Géraud rendait l'amour que Maman lui portait ; mais il se sentait responsable d'elle à l'évidence, la choyait et la rassurait. Maman semblait avoir décidé que c'était bien pareil. Enfin, quand un homme séduisant de quarante ans d'âge apparent couche encore avec une vieille dame de soixante-cinq, on peut se dire que si ce n'est pas de l'amour, ça y ressemble beaucoup.

Lorsqu'il redescendait de l'étage, Géraud venait toujours jouer avec moi et essayait de m'apprendre à contrôler mon don. En vain. Mais c'est dans ses bras que j'ai appris la sécurité, le bien-être et à cesser d'avoir peur des fantômes, temporairement du moins. Il était comme un second père, à vague coloration incestueuse celui-là, quoique l'inceste aurait été plutôt de mon côté. Lui, je pense qu'il m'avait adoptée comme il avait adopté mon père, mon frère, une dizaine de caniches abricot successifs – morts eux aussi – et par définition, tout ce qui appartenait à Maman.

Lorsqu'il avait brutalement disparu, ma mère avait vieilli d'un coup et le blanc avait gagné dans sa chevelure. Mais jamais elle n'avait douté de son retour, ni que son absence n'était pas volontaire. J'en étais moins assurée, mais j'aborda à cette époque-là un passage difficile où ma vie future de recluse m'apparaissait avec une lucidité tranchante et je ne m'y étais pas encore résignée. Selon moi, Géraud nous avait abandonnées toutes les deux au pire moment.

Ma nuit avait donc été pénible. Je passai mon dimanche dans un état comateux dont je n'émergeais que pour une tasse de thé. J'eus le courage d'une brève expédition à la cave pour vérifier les serres de maman en fin d'après-midi. L'arrosage automatique semblait avoir rempli son office, la petite jungle souterraine pétait de santé. Je soupirai en songeant qu'il

faudrait bientôt en arracher une bonne partie : je ne tenais pas du tout à donner des explications si par hasard il prenait aux flics d'opérer une véritable fouille de la maison. Ils avaient négligé les serres lors de mon arrestation parce que ma mère avait joué à habiller la porte de la cave en fausse bibliothèque. Elle avait donc résisté sans mal à un coup d'œil distrait. On ne pouvait même pas parler de cachette pourtant, puisque la poignée était bien visible dans son cadre au centre d'une étagère entre deux éditions reliées de *L'Homme qui rit* et *Notre-Dame de Paris*.

J'étais dans un tel état de fatigue – mon corps me présentait en bloc l'addition de trois semaines de chagrin, de stress et d'angoisse, sans compter mes exploits de la veille – que je sombrai comme une masse, la nuit à peine tombée.

Le lundi matin, lorsque la cloche de la porte d'entrée résonna à l'heure pile indiquée par Géraud, je n'eus que le temps de dégringoler de mon lit pour ouvrir à mon visiteur. À ma grande déception – mêlée de soulagement parce que je devais arborer une tête épouvantable –, ce n'était pas Navarre.

La lilliputienne rousse en python vert de la boîte s'encadra dans le chambranle, un petit sac plastique à la main. Elle interpréta correctement ma déconvenue et éclata de rire. En un français très pur mais teinté d'une pointe d'accent rauque de "r" roulés comme des tambours elle s'exclama :

— À cette heure, vous ne risquez pas de le voir ! Navarre dort jusqu'à vingt heures en cette saison. Alors que moi, je suis du matin, de l'aube même ! Quand on s'est vues chez Corben, je prenais mon petit déjeuner. Vous n'êtes pas prête ? Allez vite vous débarbouiller, monsieur Géraud n'aime pas attendre. Je vais faire le café, filez !

Noyée sous ce flot de paroles joyeuses, j'obtempérai en silence tandis qu'elle se dirigeait droit vers la cuisine sans

cesser de parler à toute vitesse. Je n'avais pas une chance de lui répliquer, elle posait les questions et se répondait toute seule.

— C'est vraiment une délicieuse petite maison de sorcière ! J'adore les briques rouges vernissées sur la façade et les deux clochetons mauresques sur le toit ! Il y a un grenier bien sûr ? Avec de grandes malles ? Une folie 1930, n'est-ce pas ? Un héritage de ta mère, sans doute. Plus personne ne peut s'acheter ça de nos jours. Et les rosiers devant sont une merveille. Mais vous, dans vos lignées, vous avez la main verte ! Moi, je n'arrive à rien, sauf avec les nénuphars et les iris. Même les lotus, c'est une catastrophe, ils sont trop exotiques pour moi, tu vois ? Où est le café ? Ah, le voilà ! Du Blue Mountain, rien que ça ! Oh, une cafetière italienne, c'est du goût, ça aussi ! Ça donne un bien meilleur café que toutes ces horreurs à capsules ! Tu mettras un tailleur, ou un ensemble jupe, d'accord ? Pour l'Étude, c'est mieux...

Elle était passée au tutoiement sans s'en apercevoir et je n'essayai même pas de lui demander de quelle Étude elle parlait. Je ne fis pas remarquer non plus que sa combinaison était loin du sérieux professionnel qu'elle voulait me voir afficher, quelle que soit la profession en question. Je ne tentai pas de dénicher le tailleur prescrit au fond de mon placard, pas question d'arborer mes rotules bleues et couvertes de plaies. Un ensemble pantalon noir avec une veste cintrée conviendrait très bien. L'arôme du café chaud emplît la maison. J'étais dans la salle de bains à l'étage quand je l'entendis brailler :

— C'est prêt ! À propos, je suis Zalia !

Je la rejoignis à la cuisine et me retrouvai devant un bol énorme cerné de tartines beurrées et couvertes de miel. Elle avait dû apporter le pain et le beurre avec elle, moi je n'avais pas pu faire de courses depuis... Je soupirai discrètement dans mon café.

— Géraud m’a prévenue que tu risquais de ne rien avoir dans ton frige pour le petit dej’, alors je me suis permis... ces 8 à 8 sont l’invention du siècle ! On y trouve même des préservatifs ! Pas mal, l’ensemble. C’est un peu sévère en noir mais pas mal ! Surtout avec ton chemisier anthracite. Le satin, c’est toujours magnifique. Les escarpins, c’est peut-être trop, mais ce n’est pas grave. N’empêche, tu aurais été mieux en jupe ! T’as l’air d’avoir de très jolies jambes, faut que le monde en profite. Ça va être très sympa de bosser ensemble, tu vas voir...

Je cessai de l’écouter, elle me paraissait gentille dans son genre volubile mais elle me tournait la tête. J’avais à peine terminé mon bol et mes tartines qu’elle s’en empara en m’envoyant chercher mon sac pendant qu’elle lavait la vaisselle :

— Je suis secrétaire de direction, alors l’orgeat, ça me connaît, continua-t-elle.

Je la rejoignis et elle me cornaqua jusqu’à la sortie après un coup d’œil appréciateur sur mes talons hauts.

— N’oublie pas de fermer... Ah non, je vois le charme de protection ! N’empêche, c’est plus sûr ! Viens, je suis garée devant le portail, tu n’auras pas à aller loin.

Je marquai un temps d’arrêt avant de franchir le seuil du jardinet, à partir de là, je pouvais croiser n’importe quoi. La limousine de Géraud était en double file devant la maison au mépris de toutes les signalisations en vigueur dans le quartier. Je déboulai dans la rue comme un apnéiste avale sa dernière goulée d’air avant une très longue plongée. Je n’avais que deux mètres à parcourir jusqu’à la portière, je les traversai en zigzaguant entre les divers endroits que j’avais repérés depuis longtemps pour leurs infestations. Comme au Père-Lachaise, mes souliers ne furent pas mes meilleurs alliés mais je m’en tirai sans me fouler une cheville, une première victoire.

Lorsque je connais très bien le terrain, c'est ainsi que je procède, je m'économise. Si je peux éviter de traverser un révolutionnaire au crâne ouvert par une balle, une grand-mère écrasée sous un autobus ou seulement l'angoisse dévorante déposée au fil des ans sourdant de l'atelier clandestin voisin, je ne me prive pas.

Tout acte, tout sentiment, toute vie donnent naissance à un fantôme. Ils s'accrochent surtout aux gens, mais certains, les plus anciens ou les plus forts d'entre eux, élisent domicile où ils veulent. Ma vie à l'extérieur est un slalom spécial où j'essaie de me glisser subrepticement entre les diverses sources spectrales.

Un petit papillon bleu ornait le pare-brise de la voiture, les fliquettes du vingtième arrondissement sont d'une efficacité redoutable. Zalia s'en empara et le fourra dans sa pochette de poitrine avec cette énergie affolante qu'elle semblait déployer pour tout.

Elle me fit asseoir à l'arrière et me demanda d'un ton ferme de mettre ma ceinture :

— Le prends pas mal, mais je conduis plutôt sport et je n'aime pas avoir quelqu'un qui devient vert à côté. C'est une couleur qui ne va qu'à moi en général et ça me déconcentre...

Elle démarra en trombe pour dévaler la rue des Orteaux puis l'avenue suivante à quatre-vingts à l'heure. Je m'agrippai aux accoudoirs. Elle se faufila dans le boulevard de Charonne à la même allure et prit encore de la vitesse. Parvenue à un feu qui virait à l'orange, elle stoppa contre toute attente, le type derrière nous faillit nous emboutir. À ma grande stupéfaction, elle sortit de la voiture et, sans prêter la moindre attention aux insultes dont l'abreuvait le chauffeur dans notre dos, elle colla quelque chose sur le toit de la limousine.

De retour dans l'habitacle, Zalia alluma une espèce de compteur que je n'avais pas remarqué sur le tableau de bord.



— J'avais oublié de mettre le capot de taxi. Géraud m'a envoyée passer les exams, je suis inscrite à leurs rôles, expliqua-t-elle. Ça me permet d'utiliser leurs voies réservées et parfois ça sert...

Sa voix mourut tandis qu'elle jetait un coup d'œil – le premier – dans le rétroviseur. Elle se rembrunit. Le feu passa au vert, Zalia démarra comme une fusée, tout en saisissant son cellulaire. Elle composa un numéro d'un doigt à une vitesse improbable.

— Monsieur ? dit-elle dans l'appareil. J'ai le colis.

Elle hocha la tête à une phrase inaudible et reprit :

— Ça va nous prendre quelques minutes de plus, je pense que nous sommes suivies. Non, je ne sais pas quel clan, ça m'a tout l'air d'être une bagnole volée. Sûr que ce sont pas des vamps à cette heure, mais ils peuvent envoyer des féaux. Vu le coin, je pencherais plutôt pour un clan de garous du vingtième : ils doivent se demander ce que je fiche là, on vient jamais par ici d'habitude.

Elle raccrocha et se concentra à nouveau sur la route. Elle avait ralenti durant l'échange. Entretemps, j'avais réuni assez de courage pour examiner la voiture. Pendant la nuit, quelqu'un l'avait arrangée pour moi : on avait collé des pentacles partout, des amulettes pendaient à chaque saillie et le tout tintait comme des clochettes à chaque mouvement.

Zalia sourit entre ses dents serrées :

— Ouais ça fait pampilles, mais c'est provisoire. On trouvera une solution élégante plus tard.

Je réussis enfin à placer un mot :

— Zalia ? Qui nous suit, là ? Et pourquoi ?

Elle se tourna vers moi et quitta la route des yeux à ma profonde terreur... Mes jointures blanchirent sur les accoudoirs, une fine ligne de sueur glacée se distilla dans mon dos.

— Tu m'as entendue ? Je ne sais pas. Cela dit, ça doit pas être bien grave. Juste une patrouille de reconnaissance. Et puis, ne t'inquiète pas, je vais les semer bientôt.

Son sourire s'épanouit en un rictus mauvais tandis qu'elle fourrageait dans la boîte à gants de la main droite. Elle en tira une télécommande qu'elle glissa entre ses dents, puis saisit le volant des deux mains afin d'opérer un demi-tour complet en dirigeant la voiture sur le terre-plein central du boulevard. La façon dont elle avait manœuvré pour ne pas broyer le châssis de la limousine restait un mystère pour moi : les marches étaient hautes, il y en avait trois et l'ensemble avait été étudié pour empêcher les voitures de passer, justement. Nos poursuivants n'y échappèrent pas, eux, et pourtant, ils conduisaient un engin beaucoup plus petit, léger et maniable que le nôtre. Leur véhicule s'arrêta net en biais dans un bruit crissant de tôle en souffrance, une roue tournant follement dans le vide.

Zalia remonta ainsi la route sur une centaine de mètres en zigzaguant entre les piétons furibards. Puis elle descendit à nouveau en face d'une porte cochère dont le rideau de fer s'ouvrit dès qu'elle appuya sur la télécommande qu'elle avait lâchée dans son giron. Le vantail d'acier se referma derrière nous tandis que nous descendions le long de la rampe d'un parking souterrain. Lorsqu'on parvint au dernier niveau, Zalia appuya sur le champignon et les piliers de bétons défilèrent, avant que la voiture remonte une nouvelle rampe qui nous ramena en surface dans une petite rue adjacente.

Zalia réitéra la manœuvre deux rues plus loin dans un autre parking dont la deuxième sortie nous ramena sur le boulevard à la hauteur de Ménilmontant. Elle ralentit enfin, après un dernier coup d'œil dans le rétroviseur.

— C'est bon, on les a eus ! annonça-t-elle, triomphale.  
J'eus la force de lui répondre par un soupir trémulant.

— Bon, ce n'était pas très utile, vu qu'on les a laissés sur place mais j'adore le coup des parkings ! me confia-t-elle. C'est une idée de Navarre ; il est bon dès que ça devient souterrain...

Le reste du voyage se déroula sans incident, jusqu'à l'immeuble 1920 toujours gardé par son Athéna carrossée. Zalia dut m'aider à me débarrasser de ma ceinture, tant mes doigts tremblaient. Avant de quitter l'habitacle, elle appuya sur ses clés, la limousine cligna des phares une fois et *redescendit* sur ses pneus. Jusque-là, elle avait été suspendue en hauteur, plus haut qu'un 4x4. Je compris mieux l'exploit des marches du boulevard, vingt minutes auparavant.

— Navarre et moi, on est fous de ce genre de gadgets ! expliqua Zalia en descendant. La plupart du temps, on parvient à convaincre Monsieur Géraud.

Elle s'efforça de ne pas montrer son amusement tout en me soutenant jusqu'à l'ascenseur. À l'arrivée de la cabine en fer forgé redoré au bronze fin, elle poussa les portes de bois ouvragé. Je fis un pas à sa suite et reculai aussitôt, l'avant-bras collé devant mes paupières.

Là, en surimpression avec le visage ahuri de Zalia, une bouche suintante de liquides décomposés s'ouvrait devant moi.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Cette fois, ce ne fut pas son débit qui m'empêcha de répondre mais la déferlante qui jaillissait de la cabine. Ils étaient des centaines, là-dedans. Esprits d'angoisse ou de haine, chargés d'une impatience létale ou d'un violent désir de fuite, tous ceux qui avaient pris cet ascenseur, la mort dans l'âme et la terreur aux tripes. Hélas, la joie ou la tendresse laissent moins de marques...

Leurs images grimaçantes, leurs relents de mort et leurs gémissements parvenaient jusqu'à moi, même à travers le rempart de mon bras. Je reculai encore en suppliant Zalia :

— Referme ça, par pitié !

Il y avait un vrai mort, là-dedans, aussi. Un type qu'on avait égorgé entre deux étages, pendant l'Occupation selon toute vraisemblance, au vu du costume porté par le fantôme. Zalia obéit sans poser de question. Elle rabattit les portes d'un coup sec et considéra attentivement les marches de l'escalier.

— Tu penses que ce sera moins pire par là ? dit-elle d'un ton rêveur.

— Au moins, je pourrai les contourner, c'est large. Les voir, ça n'est rien, mais les toucher... Ils sont *sales*... Et c'est comme s'ils laissaient quelque chose en moi...

Je m'efforçais de lui répondre avec fermeté mais ma voix grelottait autant que mes genoux. L'attaque que je venais de subir n'était pas la seule raison de mon état, je trouvais aussi très étrange de parler de mon problème à cette quasi-inconnue.

Zalia hocha la tête et m'offrit à nouveau son bras. Je le pris avec reconnaissance. Elle était vraiment gentille, cette bavarde invétérée. On grimpa de conserve, en évitant les deux ou trois infestations à peine qui pourrissaient l'endroit. Je m'étais attendue à ce résultat : les gens sont fainéants, ils prennent surtout les ascenseurs.

À l'instant même où nous parvînmes au troisième étage, Géraud nous ouvrit la porte et je n'eus pas le temps de déchiffrer la plaque de cuivre vissée dessus. Une ride de contrariété barrait son front large. Zalia leva les mains en l'air :

— Tirez pas, Patron ! Entre les loups et les fantômes, ça s'est bousculé au portillon, c'était pas du nougat roux, là dehors !

Géraud grimaça à peine devant l'horrible calembour et s'effaça pour nous laisser entrer.

## Chapitre 5

Nous TRAVERSÂMES une antichambre aménagée en salle d'attente : une table basse d'acajou couverte de journaux, entourée de fauteuils Voltaire tendus de soie grise semée de cerises ainsi que le canapé assorti.

— Le cabinet de toilette, dit Zalia en désignant une petite porte couverte de miroirs dans un angle de la pièce.

Puis, je pénétrai dans une très grande pièce claire parquetée en étoile, pardon en pentacle, là aussi. Un très bel ouvrage d'ébéniste et de sorcier. L'air sentait le soleil, le tabac de Virginie, la cire d'antiquaire, le vieux cuir et une chaîne stéréo invisible diffusait une sonate de Bach en sourdine. Trois bureaux se partageaient l'espace. Le plus grand d'entre eux, Empire, en acajou sombre, d'un ordre et d'une propreté cliniques, était disposé sur la gauche.

Je reconnus l'aversion de Géraud pour le désordre, son amour de la perfection. Les crises brutales de ma mère pour le ménage à fond me revinrent en mémoire, signes précurseurs infaillibles de ses visites à la maison. Le reste du temps, Maman laissait ces choses triviales à la bonne volonté de chacun.

Deux chaises plastique ultra modernes aux airs snobs mais assez inconfortables faisaient face à ce bureau. Géraud ne tenait pas à ce que ses clients soient plus à l'aise que ça en sa présence, une stratégie intéressante.

Un petit secrétaire xviii<sup>e</sup> flanquait Géraud à sa droite. Zalia s’y installa pour se faire les ongles à l’abri de l’écran d’un ordinateur qui la dissimulait aux regards. Près de la fenêtre à deux battants trônait un large fauteuil Chesterfield auquel un guéridon était accolé. Une large boîte d’argent, un cendrier et une pile de livres, des comics me sembla-t-il, y avaient été disposés.

Je dus retenir mon envie de siffler d’admiration. Géraud me guida jusqu’à la table de travail en chêne en face de la porte. Elle était couverte de parchemins méticuleusement rangés dans des chemises de vélin.

— Ton bureau, annonça-t-il.

Je me laissai tomber sur le fauteuil de cuir doux pour saisir le parchemin en évidence sur le maroquin central. Je le déchiffrai : un testament en latin, datant environ du xiv<sup>e</sup> siècle. Je jetai un coup d’œil interrogateur à Géraud qui m’encouragea du regard à poursuivre mon examen, avant de retourner au travail sans plus de cérémonie.

Ce ne fut pas sans difficulté. Le latin en question était terriblement bâtard : le type qui l’avait rédigé ignorait presque tout de cette langue à l’évidence. Il n’avait usé des verbes conjugués qu’à chaque fois qu’il lui était tombé un œil. Dommage, ils auraient pu éclairer ma lanterne. Sans compter une dizaine de mots que je ne connaissais même pas et qui, fait exprès, revenaient toutes les deux lignes. Je voulus en avoir le cœur net et tendis machinalement la main vers l’endroit approximatif où le dictionnaire est rangé sur mon bureau chez moi. Et ne l’y trouvai pas, comme de juste. Je fronçai les sourcils. Zalia intervint :

— Tu peux te connecter à l’Oxford Dictionary Online si tu veux, on a un abonnement.

Du doigt, elle désigna la tablette en dessous de mon bureau. Je n’avais pas noté sa présence. Je cherchai l’écran des yeux. Zalia sourit :

— Non, je t'ai pris un virtuel, c'est si cooooooooool et j'avais le budget !

Elle jeta un regard lourd de reproches informulés à mon oncle qui, assis à son propre bureau, étudiait un autre parchemin à la loupe. Il ne réagit pas, aussi se replongea-t-elle dans son ouvrage, passant le pinceau avec une application d'écolière. Sa petite langue rose pointait entre ses lèvres et l'odeur chimique du vernis parvenait jusqu'à moi.

— Suffit que tu démarres la connexion... ajouta-t-elle sans lever les yeux de son chef-d'œuvre manucure.

Je plissai le nez, puis appuyai sur l'icône idoine dans le clavier. Aussitôt un écran de lumière s'épanouit devant mes yeux émerveillés. Ah, c'était autre chose que ma vieille bécane même si Jehan l'avait bricolée afin de mettre l'interface aux normes les plus récentes. Chez moi, j'avais quand même besoin du casque pour l'immersion totale *online*. D'ailleurs, je cherchai l'icône sur mon nouveau jouet. Impossible de mettre la main dessus.

Ce fut Géraud qui intervint, cette fois :

— J'ai refusé cette option.

Interloquée, je le contemplai pensivement. Ah, il était de ceux qui croyaient que le Net rendait fous ses usagers ? Au lieu de se rendre à l'évidence qu'ils l'étaient déjà avant ? Je haussai les épaules, peu soucieuse d'entamer le débat, après tout à son âge mon oncle avait bien le droit d'être conservateur...

Zalia dut lire mon amusement sur mon visage et me détrompa tout en soufflant sur ses ongles luisants, désormais de la même couleur que sa combinaison :

— Pas du tout. Vu certains de nos visiteurs, mieux vaut que personne ne soit aveugle et sourd quand ils débarquent. Même en présence de Navarre.

Je ne relevai pas et me perdis dans les méandres du dictionnaire d'Oxford. Les Anglais sont les meilleurs latinistes

du monde, c'en est presque vexant. Et pourtant, non, les mots que je cherchais ne s'y trouvaient pas. Je mis deux heures à comprendre, ce qui ne rendait pas justice à l'enseignement de ma mère...

À l'heure du déjeuner, Géraud envoya Zalia chercher nos repas au Goth Goth Bar, qui servait aussi de cantine.

— Alors ? me demanda-t-il dès qu'elle eut tourné les talons.

— Alors, le haut et puissant seigneur comte de Pardiac était un emmerdeur. De plus, il ne savait pas s'entourer, dis-je fermement.

Géraud acquiesça, m'intimant de continuer.

— Dans sa soixantième année, en 1392, il lègue, la Grande Mère sait pourquoi, au second fils de son épouse, et pas à l'aîné – mais peut-être que la tête du même ne lui revenait pas – l'intégralité de ses possessions. Pour rédiger l'acte, il désigne un notaire qui ne connaît rien au latin. Ce type, quand il ignore un mot, il le prend en gascon et le « latinise ». Ce qui donne des trucs barbares du genre « bordae », que j'ai décidé de traduire par « ferme ». Il semble que le haut et puissant seigneur en possédait pas loin d'une centaine dans une vallée perdue du Gers. Là-dessus, le comte exige que le légataire réalise un maximum du legs en « bel or, sonnant et trébuchant » et laisse les biens non vendables à son tour et à sa mort au fils de l'aîné. C'est bon, j'ai capté ?

— C'est parfait, rétorqua Géraud. Maintenant, regarde.

Il me tendit un papier, une sortie d'imprimante cette fois, l'arbre généalogique du testataire. Le nom du comte lui-même avait été encadré au crayon rouge, pareil en ce qui concernait son fils aîné, mais pas le cadet. L'arbre se ramifiait jusqu'à nos jours et une fois par génération, le nom du descendant direct était également cerclé.

Je levai les yeux vers mon oncle, ahurie. Il laissa tomber :



— Tous les noms entourés désignent des vampires...

Je me replongeai dans l'arbre et réfléchis :

— Donc, si le comte était un vampire, il n'est pas mort. Il s'agit d'un genre bizarre de « donations entre vifs », c'est ça ? Mais pourquoi au cadet et pas à l'aîné qui doit être devenu vampire aussi ? Ah, parce que justement, seuls les mortels peuvent vendre les biens à la longue. Ça finit par se voir que les autres ne vieillissent pas...

Géraud me fit un sourire et j'ajoutai :

— Ce que tu viens de me montrer, c'est la façon dont les vampires se transmettent à eux-mêmes leur argent au fil des siècles ? D'accord, très futé. Qu'est-ce que tu viens grenouiller là-dedans ?

Le sourire de mon oncle s'élargit encore :

— Je suis leur notaire, Agnès. Et pas que pour les vampires, pour tous les autres éternels. Ni Zalia ni Navarre ne peuvent traduire des documents antiques comme toi ou moi et je ne peux pas engager un mortel. Donc j'ai besoin d'un assistant, et toi, tu as besoin d'avoir une vie. Ton contrat est sous la pile, termina-t-il en se replongeant dans son propre manuscrit.

Zalia me sauva du ridicule en surgissant avec le plateau couvert de plats fumants. Je refermai ma bouche béante.

\*\*\*

La soirée approchait, j'avais signé mon contrat qui m'allouait un joli salaire de « consultante-paléographe », et je suis sur un nouveau parchemin. Une véritable affaire en cours celle-là : deux vampires, des demi-frères, se disputaient le contrat de mariage de leurs demi-parents respectifs. J'en étais arrivée à la conclusion que la notion de famille recomposée avait été inventée par les vampires et qu'ils avaient poussé très loin le concept.

Bien avant que les humains s’y mettent à leur tour. L’ennui, c’est que les uns n’étaient pas moins de mauvaise foi que les autres, et que les premiers avaient les moyens de la montrer de façon très désagréable.

J’étais surprise du plaisir que j’y prenais. Quand j’étais enfant, sous la direction de ma mère, je m’étais enfilé des volumes entiers de grec et de latin, parfois d’hébreu ancien ou même des extraits des Manuscrits de la mer Morte. Mais je m’étais ennuyée à mourir en traduisant ces histoires-là. Pourtant, certaines étaient passionnantes ou débordaient d’une poésie rare quand elles ne racontaient pas les dix manières de transformer son prochain en zombie, ce qui était assez rigolo, au final. Sans doute que l’ennui féroce qui me saisissait à l’époque était dû à l’idée que nous avons été des milliers à nous pencher dessus depuis la rédaction de ces textes. Et à la certitude consternante que beaucoup de mes prédécesseurs avaient été bien meilleurs traducteurs que moi.

Heureusement ou malheureusement, ma mère avait abandonné cette partie de mon éducation, enfin convaincue que je ne serais jamais une sorcière comme elle. Moi qui ne pouvais fréquenter longtemps l’école, elle m’inscrivit au Centre National d’Enseignement à Distance et je passai sans enthousiasme une maîtrise de Lettres classiques qui me servirait autant que ses manuels d’incantations. Je ne pouvais pas plus enseigner que je ne pouvais ensorceler, mais elle avait eu l’impression de me donner une éducation plus en rapport avec ma condition semi-humaine.

Cela dit, je n’étais pas sûre que les humains normaux fassent non plus grand-chose d’une maîtrise de Lettres classiques

« Je suis désolée, ma chérie, je t’ai légué toutes les malédictions et aucune des bénédictions », me disait Maman parfois, les yeux brillants.

Les seuls moments où je la détestais. Quand elle se laissait aller à la culpabilité inutile, improductive et surtout hors de propos. Elle avait opéré des choix, peut-être contestables, mais rien ne pouvait prédire un accident aussi improbable que ma naissance. Jehan était tout ce à quoi elle avait pu s'attendre. Un humain, basique, tellement normal, lui, que c'en était presque anormal.

Là, c'était très différent des traductions qu'elle m'avait infligées autrefois, malgré l'aridité du langage juridique. Non seulement j'étais peut-être la première à m'y intéresser depuis leur composition, mais en prime, il pouvait en sortir quelque chose dans le présent. Peut-être même quelque chose d'utile, vu que les deux frères envisageaient de passer à la guerre ouverte, si ce conflit ne se réglait pas.

Géraud prit quelques notes, puis rangea soigneusement son dossier dans une chemise scellée qui disparut dans les entrailles de son bureau. Il leva les yeux vers la fenêtre et parut se rendre compte de l'heure :

— Dès qu'il sera réveillé, Navarre te raccompagnera.

Il pêcha un nouveau parchemin dans ses tiroirs et on replongea dans le travail. Une heure plus tard, les sonates de Bach s'arrêtèrent brusquement pour se voir remplacées aussitôt par la bande-son de l'opéra *Orfeu Negro*. Mon oncle dit sans lever le menton de ses papiers :

— C'est extrêmement impoli, Navarre. Je ne parle même pas de changer la musique sans demander ce que nous en pensons...

Le visage magnifique de Navarre apparut en surimpression derrière mon écran qui, pour l'heure, affichait la définition Wikipédia d'un partage féodal *per perticam*.

Moi, j'avais presque sauté hors de ma peau tant il m'avait surpris. L'instant d'avant, il n'y avait personne, et d'un coup

Navarre était apparu, adossé à la porte, les bras croisés sur un large perfecto clouté. Il était... à croquer. D'ailleurs, je me mis à saliver. Je ne savais plus où me mettre, du coup.

Navarre me fit une moue désolée :

— Mes excuses, je pensais que la petite me percevrait comme toi, Géraud, fit-il. Et j'ai horreur de Bach, tu le sais.

— Je suppose que nous pouvons nous estimer heureux que tu ne nous aies pas gratifié d'un de ces groupes épouvantables que vous adorez Zalia et toi...

Zalia leva le nez de son secrétaire, interrompant de mystérieuses activités à base de fond de teint et de blush, et tira la langue à l'adresse de mon oncle.

— Puisque c'est comme ça, je vais prendre ma pause chez Corben pour écouter de la Vraie Musique, Monsieur Géraud !

Elle partit dignement après avoir collé une bise sonore sur la joue de Navarre.

— Ramène-nous sa compilation de Motörhead, tiens. Ça nous changera, du bon vieux rock antique, demanda-t-il à demi sérieux.

Là-dessus, il se vautra dans le grand fauteuil Chesterfield qui était, semblait-il, sa place attitrée, et tirant un comics de la pile, il s'absorba dans sa lecture, battant du pied la mesure de *Manhã de Carnaval*. Géraud soupira avec indulgence, fourragea dix minutes dans ses papiers, puis releva brutalement la tête avec un air tendu.

— Navarre ? Devant le bureau d'Agnès, s'il te plaît.

*Fin de l'extrait*

Je m'appelle Agnès Cleyre et je suis orpheline. De ma mère sorcière, j'ai hérité du don de voir les fantômes. Plutôt une malédiction qui m'a obligée à vivre recluse, à l'abri de la violence des sentiments des morts. Mais depuis le jour où mon oncle notaire m'a prise sous son aile, ma vie a changé. Contrairement aux apparences, le quotidien de l'étude qu'il dirige n'est pas de tout repos : vampires, loups-garous, sirènes... À croire que tout l'AlterMonde a une succession à gérer ! Moi qui voulais de l'action, je ne suis pas déçue... Et le beau Navarre n'y est peut-être pas étranger.



Romancière, nouvelliste et anthologiste, Jeanne-A Debats a convoqué les figures les plus flamboyantes du fantastique pour une romance douce-amère dans la Ville Lumière. Plume reconnue de l'imaginaire français, sa novella *La Vieille Anglaise et le continent* a été lauréate du Grand Prix de l'imaginaire, des prix Julia Verlanger et Rosny aîné.

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €  
([clie](#))

En numérique : 5,99 €  
([clie](#))

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
*livre*

ISBN : 978-2-917689-75-2